

## Confessions d'un vieux rockeur <sup>1</sup>

Août 1965, Winnipeg, Winnipeg Arena. 15 000 jeunes, dont beaucoup de filles qui criaient à en rendre l'âme.

Je n'entendais rien. Disons que j'ai vu les Barbarians, les McCoys, et surtout les Rolling Stones. J'ai eu bien du plaisir, je dois l'avouer. Je chantonnais les chansons que je connaissais par cœur avec ce qui restait de la musique qui sortait d'un mur d'amplis et traversait le mur du hurlement féminin. Mick Jagger nous disait qu'il ne pouvait pas trouver de satisfaction, et nous étions tous bien d'accord. N'empêche que j'avais bien de la satisfaction à m'imaginer comme un deuxième Mick Jagger noyé dans les vagues successives des cris.

Je savais que je participais à quelque chose d'historique, à un événement. C'était officiel: la musique rock, ma musique, notre musique, était officiellement devenue importante, partout, c'est-à-dire même à Winnipeg. Je ne savais pas qu'elle allait devenir la musique inévitable des prochaines trente-cinq années. Si je l'avais su, j'aurais dit que ce n'était que justice: les vérités du *beat* et de la poésie de Mick et de Keef méritaient qu'on les médite.

Octobre 1983, Montréal, Aréna de Verdun, 6 000 jeunes, dont beaucoup de gars *punkés* qui se faisaient défoncer les tympanes par de gros amplis et *slammaient* comme des déments. Je ne voyais rien: j'étais sur le parterre, collé à des centaines d'autres personnes qui suaient à en rendre l'âme. J'ai eu bien du plaisir, je dois l'avouer. The Clash chantait *Rock the Casbah*. Et je chantonnais avec Joe Strummer, que le rock pouvait

---

1. Conférence prononcée au Musée de la civilisation à Québec en 1999. Le texte a été légèrement corrigé.

changer l'Iran et l'Islam, et tous les fondamentalismes de la Terre.

Je savais que je participais à quelque chose d'historique. Le punk rock était devenu une musique acceptable, reconnue, qui se vendait bien, qui remplissait un *aréna*. Elle était devenue importante. Évidemment, je ne croyais pas du tout que le marxisme nietzschéen des Clash avait de la profondeur. Je savais que la poésie et le *beat* rock ne disaient pas grand-chose de grand, et surtout étaient incapables de dire ce qui devrait se dire de façon à ce qu'on soit éclairé et élevé. Mais j'étais heureux de voir que le rock avait encore de la force, que des jeunes naissaient et faisaient renaître quelque chose dont je me souvenais avec nostalgie. Il y avait là une vérité existentielle, disons.

Mars 1992, Québec, le Colisée. 12 000 personnes, dont ma fille Catherine, qui, avec ses sœurs, m'avait acheté un billet pour mon anniversaire, 12 000 jeunes et pas mal de moins jeunes écoutaient comme s'ils étaient à une messe, où on danse un peu, on tape des mains et on se sent bien d'être ensemble à sentir les mêmes choses en même temps. J'ai eu bien du plaisir, je dois l'avouer.

J'entendais tout, je voyais tout, car j'étais campé au pied de la scène: David Bowie nous chantait ses *greatest hits*; Louise Lecavalier dansait comme une folle sur l'écran dressé derrière lui, et – surprise – faisait quelques pas bien ordinaires avec lui sur la scène. Si ma mémoire est bonne, j'ai surtout aimé *Scary Monsters*, une chanson bien *cute* au sujet de la différence et du droit à la différence, qui disait encore une fois que nous sommes tous différents, que nous

l'avons toujours tous été et que cela est bien, mais qu'il faut continuer à travailler bien fort pour être ce que nous sommes déjà d'emblée, et pour que tout le monde dise bien fort, et encore et encore, que nous sommes tous différents.

Je savais que je participais à quelque chose d'historique. Du moins d'historique pour moi : je voyais ce que je m'avouais à demi depuis dix ans au moins : ma passion *rock'n'rollesque* n'était pas historique ; elle avait été hystérique. J'étais bien ému de voir le plaisir qu'avait ma fille. Mais je voyais non seulement que la prestation qu'on m'envoyait par la tête était d'abord et avant tout éblouissante par les prouesses des techniques *roadies*, mais aussi que cette rétrospective de la carrière de Bowie est tout à fait juste : elle exprimait des lieux communs d'un certain bon sens *rock'n'rollesque* avec des moyens extraordinaires, mais où la technique et le volume et l'éclat remplaçaient la profondeur qui, de toute façon, n'y aurait jamais été. Le vidéo-clip n'est pas un ajout à la musique rock : il en est l'apanage nécessaire. *A Hard Day's Night* des Beatles, *Woodstock* et les innombrables films d'Elvis prouvaient longtemps à l'avance, ce que nous avons compris à la longue. (Et j'ose enfin poser une question que je n'ai jamais exprimée à haute voix : « A-t-on jamais entendu un show de rock dans un stade, ou ailleurs, qui soit satisfaisant sur le plan de l'écoute, et même sur celui du spectacle ? » Et je réponds à partir de mon expérience directe et répétée : « Non ! »)

Puisque je suis parti sur cette dérive nostalgique, je vous confierai que je me souviens avoir vu *A Hard Day's Night* un jeudi soir quand j'avais seize ans : c'était sur la rue Garrick, au deuxième étage du vieux Garrick

Theater. Enfin, *vu* n'est pas le bon mot : je n'ai rien entendu, puisque les filles criaient si fort que je n'ai rien perçu avec les oreilles, si ce n'est un bruit de fond à la fois pénible et délicieux ; mais je n'ai presque rien vu, parce que ça sautait devant moi et que les gens prenaient à tout moment des photos durant le *visionnement*. J'ai revu et réentendu le film dernièrement : c'était *cute*. J'ai eu bien du plaisir, je dois l'avouer. Mais diable qu'il n'y avait rien là. De la barbe à papa pour les yeux et les oreilles, et moins encore pour la tête : quelques lieux communs romantiques sur l'aliénation de l'artiste dans un monde bourgeois. Mais il ne faut pas être trop dur : il manquait cette fois-ci l'ingrédient principal, soit les cris des filles qui donnaient un *shoot* de vérité à ce que je n'avais pas entendu ni presque vu.

Je continue d'écouter avec nostalgie mes *tounes* préférées tirées des archives *rock'n'rollesques*. J'achète de temps en temps un *Greatest Hits*. Celui des Doors, par exemple, ou celui de Roy Orbison. J'écoute ce qui se fait aujourd'hui. J'aime bien les Chemical Brothers et les Dust Brothers, par exemple. Mais je sais maintenant que je me suis trompé, que j'ai été porteur et cause de ma propre imposture. La musique rock, qui a beaucoup changé selon certains, est la même. Elle est une musique ultra simple, qui véhicule des émotions et des phantasmes primaires, à peine articulés. Elle est appréciée par des adolescents ou des adultes-adolescents, qui se voient là où sont leurs idoles. C'est d'ailleurs un des charmes du rock : n'importe qui peut devenir une star. Voilà, peut-être, la vérité existentielle du rock, qui le fait renaître de ses cendres. C'est aussi une musique qui est appuyée par une machine

gigantesque qui engendre par réaction, et avale ensuite, comme le dieu Khronos, toutes les formes de rock qui tentent en vain à faire du nouveau. J'aimerais croire que cet aveu est historique, ou du moins important. Mais il ne l'est pas. Le rock continuera de séduire parce qu'il est fait pour séduire. La machine du rock continuera à faire croire que le rock est quelque chose de plus qu'un phénomène de société, comme l'étaient les jeux du cirque à Rome. L'idéologie démocratique dont nous sommes pétris continuera à inhiber sinon à l'intérieur, du moins à l'extérieur, toute remise en question sérieuse de la vérité du rock. On commence en disant que ce ne sont pas tous les rocks qui sont du bon rock – ô proposition audacieuse devant Yahvé –, puis on conclut qu'il y a de l'excellent rock, puis on se dit que le rock et Mozart au fond, ça se vaut.

Malgré l'inutilité sociale de ce que je dis, je le dis pour me faire plaisir, et pour encourager peut-être quelqu'un d'autre à penser pour lui-même sur la chose *rock'n'rollesque*. Il y a le plaisir et la qualité du plaisir. Toute musique qui plaît n'est pas une musique qui développe le meilleur en soi. Mais l'éclectisme bon enfant ne suffit pas. Nous sommes finis, c'est-à-dire que nous ne sommes pas infinis ; nous avons un temps limité pour connaître les choses essentielles. En conséquence, il faut se nettoyer les oreilles pour entendre ; il faut attendre que nos oreilles cessent de tinter pour pouvoir entendre du nouveau. Il faut aussi couper le courant à certaines musiques, le temps d'entendre autre chose.

Octobre 1999, Québec, église Saint-Roch. Quelques centaines de personnes écoutent le *Miserere* d'Allegrì. Je chantonne en moi les mots de ce psaume

page 6

de David. David, le roi d'Israël, qui avait fait tuer Uri le Hittite, un de ses généraux, pour cacher la faute qu'il avait commise avec Bethsabée, femme d'Uri. David, qui chantait le Bien et le Mal et la difficulté de faire l'un et d'éviter l'autre, la terrible difficulté de voir l'un et de le distinguer de l'autre. J'ai eu bien du plaisir, je dois l'avouer.

page 7

le mercredi 10 novembre 1999

Salut, Michel!

J'ai lu avec intérêt tes remarques sur ce que j'appellerais le réflexe du juste milieu et du renoncement à la rationalité. J'ai pensé que tu trouverais intéressantes, à ton tour, les deux anecdotes suivantes.

Quand, en classe, je traite, par exemple, de l'amour-propre en utilisant la pensée de Rousseau ou de l'égoïsme humain en utilisant Machiavel, je m'efforce de montrer à mes étudiants que, quoique ces deux penseurs disent des choses vraies, les positions de fond qui sont les leurs sur la nature humaine, leurs anthropologies disons, sont très différentes et, de plus, ne sont pas adéquates, ou ne tiennent pas compte de tout ce qui se trouve dans le cœur humain. J'essaie donc de leur montrer qu'on peut trouver de la vérité dans telle ou telle affirmation, mais qu'il faut réfléchir avant d'accepter ce que l'un ou l'autre dit.

Or à chaque fois, on me sort la même ritournelle : ne pourrait-on pas prendre un peu de l'un et un peu de l'autre et trouver un juste milieu ? Ce qui est vrai en un sens, mais non dans celui où, je m'en suis rendu compte assez tôt, on entend cette proposition. En somme, on me demande s'il n'y a pas là une formule qui leur permette d'éviter la réflexion critique et qui leur promette la possession sûre de la vérité sans réfléchir sur une opinion et ensuite sur une autre, sans exercer leur raison.

C'est alors que j'utilise quelques exemples de mon cru pour montrer que cette formule n'est pas valide et que ce qui les inspire en la choisissant c'est probablement une sorte de démission devant l'effort de la réflexion.

Quand j'ai fait ma présentation sur le rock il y dix jours, il y avait, comme je te l'ai dit, trois présentateurs qui proposaient des positions différentes. Il y avait en particulier Rémy Charest qui disait, presque systématiquement, le contraire de ce que je soutenais : pour lui, la culture rock est bel et bien de la culture dans le sens fort du terme, ce que j'ai rejeté de la façon la plus vigoureuse, non seulement dans ma présentation initiale, mais aussi dans toutes mes remarques. Et il me rendait bien la pareille.

Or à quelques reprises les gens qui posaient des questions préfaçaient leurs interrogations au moyen de la remarque qu'au fond nous disions tous les trois la même chose. J'ai dû protester à quelques reprises qu'on n'écoutait pas si on concluait ainsi. L'exemple le plus cocasse fut le suivant. Une dame, qui avait un accent d'intellectuelle universitaire que tu dois connaître aussi bien que moi, a commencé sa remarque en disant que la discussion la décevait parce que, d'abord, nous disions tous les trois la même chose et que, surtout, Habermas, ou Adorno, j'oublie, avait traité dès 1930 de tout ça en montrant que le jazz était bel et bien un élément important de la culture.

J'ai aussi eu droit aux patientes explications d'un professeur universitaire, qui enseigne le rock à Laval (!) : avec une condescendance tout à fait remarquable et comique à force d'onction jésuitique, il m'expliqua qu'il ne fallait pas confondre culture et culture, et que



toutes les musiques avaient leur logique et leur sens, et qu'il fallait les aborder avec leurs critères esthétiques particuliers pour y découvrir la vérité et la beauté qui s'y trouvaient. Il s'adressait, c'était clair, à un homme un peu lent, Gérard Allard, qui n'avait pas encore compris la relativité fondamentale de toutes les cultures et de toutes les productions culturelles. Le tout de ses remarques baignait dans une atmosphère morale égalitariste: il me faisait sentir que le pire facisme m'attendait au tournant si je ne pliais pas devant l'évidence de ses remarques ou l'autorité de ses propos.

Les deux anecdotes valent ce qu'elles valent sans doute. Mais elles m'intéressent parce qu'elles me renvoient à un personnage de Platon: Ménon. Il me semble que ce jeune homme, disciple du sophiste Gorgias, a lui aussi une petite formule toute faite, du genre « le vrai se trouve dans le juste milieu » ou « toutes les opinions se valent » et qui sert à s'échapper à l'exigence rationnelle, à éviter l'exercice de penser pour soi-même, du mieux qu'on le peut, en partant des faits et en s'efforçant d'être cohérent. Sa ritournelle a lui est que nul ne peut découvrir une vérité puisqu'ou bien il la connaît déjà, mais alors il ne peut pas l'apprendre, ou bien il ne la connaît pas, mais alors il ne saura pas la reconnaître lorsqu'il l'aura apprise. Il paraît clair par le contexte que cette ritournelle, il l'a apprise à l'école de Gorgias.

Je soupçonne que les sophistes produisaient des arguments semblables de diverses sortes. (Un autre bel exemple, qui rejoint tout à fait ton propos, se trouve dans le dialogue *Euthydème* [particulièrement 286b-287e]: je viens de travailler de près ce texte que tu dois

connaître étant donné ton intérêt marqué pour les questions épistémologiques. Si par hasard ce n'est pas le cas, je t'assure que tu y trouveras une mine de remarques et d'exemples.) Mais, voici ce qui m'intéresse surtout, ces ritournelles sophistiques diverses ne mettaient pas fin à l'activité de la raison. D'abord elles s'y appuyaient, mal je veux bien. Mais ensuite, et c'est surtout ce qui m'intéresse, elles servaient à libérer le champ pour l'activité de la raison non-philosophique, de la raison sophistique. Car il est clair que les disciples des sophistes, Ménon ou les autres, apprenaient la rhétorique d'abord, laquelle était présentée comme un art qui avait des règles et qui s'appuyaient sur une connaissance de la psychologie humaine, mais ensuite à peu près toutes les sciences du temps. C'est dire que les sophismes philosophiques sur la possibilité d'arriver à la vérité visaient d'abord et avant tout les questions philosophiques. Le sophiste doit viser la raison philosophique pour mieux laisser croître une autre raison, une raison instrumentale, disons.

Or il me paraît clair qu'il y a quelque chose de semblable qui se passe en notre temps: la remise en question de la possibilité de la vérité est au service d'une sorte de défense rationnelle de la démocratie libérale et de la tolérance. Et en même temps, elle coexiste tout à fait bien avec le développement des sciences de la nature et des sciences humaines. Il faut croire donc qu'il y a là une possibilité, une tentation, qui est profondément humaine puisqu'elle existe dans des contextes aussi divers. Ce qui ne veut pas dire que je crois qu'elle soit une option qui soit vraie et qui

page 11

permette aux humains de vivre le mieux qu'ils le pourraient.

Voilà! J'espère que mes remarques t'ont intéressé.

Gérald